L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No 73. NOUVELLE-ORLEANS, VENDREDI MATIN, 1er JUIN 1883. 56me Année

Dufour, Bonnet & Cie, Propriétaires-Editeurs.

Entered at the Post office at New Orleans, La., Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS. VENDREDI, 1er JUIN 1883.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

Edition quotidienne.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

Edition du Dimanche.

Un an	$3 00

Renferme deux feuilletons.

Edition hebdomadaire.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

Renferme deux feuilletons.

VENTES DE CE JOUR.

Par H. Stern & Co., No 35 rue de Chartres, — bottes, souliers et brodequins.

A propos de l'établissement d'une colonie française au Texas.

Nos lecteurs français, ou d'origine française comme nous, parlant et lisant le français, désirant, tout aussi bien que nous, conserver en Louisiane la langue française, les méthodes de culture françaises, et y voir, par conséquent, grossir l'immigration française qui, fort malheureusement, n'est pour le quart d'heure, remarquée par son absence — nos lecteurs, disons-nous, ont dû voir, dans notre numéro d'hier, avec une pénible surprise, un petit paragraphe, bien insignifiant en apparence, mais gros d'amères réflexions; il débutait ainsi: "Il va s'établir, au Texas, une colonie française," puis il racontait, en cinq ou six lignes, qu'un prêtre français, le Père Chapoland, possesseur d'une belle fortune, était allé acheter de 1000 à 2000 arpents sur le territoire de Graytown, comté de Wilson, Texas, pour y établir une quantité de ses compatriotes.

Et nous nous demandions, comme beaucoup d'autres, pourquoi le Père Chapoland, que nous n'avons pas l'honneur de connaître, mais que nous estimons, rien que pour l'œuvre à laquelle il se dévoue, courait chercher, au fond de l'Etat voisin, où l'élément français est à peu près inconnu, un site pour y asseoir sa colonie, au lieu de venir en Louisiane, où sont établies tant de milliers de personnes de son pays, où l'on parle presque partout la langue de son pays, où l'on cherche à maintenir l'idiome, les habitudes, de son pays, où la majorité de la population professe la religion de son pays.

Hélas, il ne nous fallait pas de bien longues études pour en saisir la raison.

Bien certainement, le Texas a un très vaste territoire, le plus vaste, peut être, des Etats-Unis, un des plus fertiles aussi; la nature de son sol lui a permis de se livrer à l'industrie de l'élevage, qui l'a enrichi et lui a donné une grande vogue dans la population des émigrants. Il n'a pas cru que tout cela dût lui suffire; il a battu la grosse caisse, il a vanté, sur tous les tons, les avantages de son territoire; il s'est donné de la peine, il a dépensé beaucoup d'argent, pour attirer sur lui les regards du monde entier, il a fait à l'émigration appels sur appels, et, naturellement, l'émigration lui est venue; sa population a doublé, quadruplé, décuplé en quelques années. Quoi d'étonnant dans tout cela? Il n'a fait que recueillir ce qu'il a semé.

Le Texas est-il le seul exemple que nous ayons à citer comme ce rapport? Non, certes. Le hasard nous mettait sous les yeux, dernièrement, une petite brochure écrite dans une langue du Nord, que nous ne connaissons guère, mais à laquelle était attachée une carte, fort bien dessinée, d'un pays que nous n'ignorons pas — une carte du Kansas. Elle était, nous a-t-on dit, écrite en Danois; elle faisait valoir, en cette langue, les ressources de l'Etat.

Tous les ans, il sort du Kansas une soixantaine de mille brochures rédigées en anglais, en allemand, en suédois, en danois; on les fait distribuer aux Etats-Unis, en Angleterre, en Irlande, dans tout le nord de l'Europe; on en envoie des exemplaires, en abondance et gratis, à qui en fait la demande. L'Etat a un bureau d'agriculture qui se donne beaucoup de peine pour attirer l'émigration chez lui, nous ne savons combien d'employés, très intelligents, très actifs, dont ce Bureau sait adroitement et généreusement stimuler le zèle. Il y a quelques années, quelques-uns de ces agents se sont permis d'employer, même à l'étranger, des expédients qui n'étaient pas toujours d'accord avec la délicatesse la plus exquise; ils ont fait des promesses qu'ils savaient l'Etat parfaitement incapable de tenir; ils ont occasionné de cruels mécomptes, parfois des ruines, et il a fallu mettre brusquement un terme à ces scandales.

Aussi, quoi que le Kansas soit moins bien partagé que la Louisiane, quoi que ses agents aient commis des fautes qui ont failli nuire à l'œuvre, voit-il sa population grossir à vue d'œil, parce que tout le monde y prend intérêt à l'immigration, parce que tout le monde s'en occupe, que ses fermiers lui donnent un appui chaleureux, efficace, et tendent cordialement la main à tout travailleur venant s'établir parmi eux, tandis que le nombre de nos habitants et résidants reste presque constamment le même et que l'immigration continue obstinément à traverser notre territoire pour aller plus loin planter sa tente.

Bien d'autres Etats du Sud suivent l'exemple du Kansas et n'ont qu'à s'applaudir des efforts qu'ils font pour attirer chez eux les étrangers; exemple, la Caroline du Nord. Il y a quelques années, elle créait un département de l'agriculture qui étendait bientôt ses bienfaits sur toutes les parties de l'Etat; ce département publiait une sorte de revue mensuelle, où l'on s'occupait de toutes les questions qui intéressent le pays, de toutes les industries qui doivent en doubler la prospérité et surtout des moyens d'y faire affluer les émigrants du Nord ou de la Vieille Europe. On y vantait les avantages du climat, les richesses du sol, les ressources des industries qui y naissent ou s'y développent, tous les jours. On y donnait d'excellents renseignements sur la chimie, la géologie, la minéralogie; on y présentait l'union entre les fermiers, les méthodes perfectionnées de culture; on y encourageait les expériences de toute sorte; on y promettait à toute industrie nouvelle ou, déjà existante, l'appui généreux du public et des particuliers.

Pas un émigrant qui, en parcourant une semblable brochure, n'éprouvât la tentation d'aller s'établir dans un pays où le progrès marche si rapidement, où l'on est à l'affût de toutes les améliorations, où l'on fait un